

Sommaire

► Interstyles

- La Femme qui se croyait planète 6
Vandana SINGH
- Coexistence 22
Thomas DAY
- Qui sème le vent 34
Marie PAVLENKO
- Comment le marquis retrouva son manteau 42
Neil GAIMAN

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 72
- Le coin des revues,
par Thomas Day 104
- Paroles de libraire :
Morgane Steinmetz & Pascal Thuot : librairie Millepages,
par Erwann Perchoc 106

AU TRAVERS DU PRISME : NEIL GAIMAN

- English God : le porteur d'histoires,
par Maëlle Alan 110
- Il me doit tout,
par Jean-Daniel Brèque 120
- Neil Gaiman et Kazuo Ishiguro :
une question de genres (entretien) 122
- Bond, le mot est bond : traduire Neil Gaiman
par Patrick Marcel 134
- Neil Gaiman : de l'évasion de Sandman à la mort de Batman,
par Eric Jentile 136
- À la table du Diable : un entretien avec Marion Mazaauric,
par Olivier Girard 148
- Fragiles miroirs et précieuses fumées :
les nouvelles chez Neil Gaiman,
par Thomas Day 152
- Par bonheur les histoires :
un guide de lecture de l'autre côté du miroir (et des fumées) 158
- Bibliographie des œuvres de Neil Gaiman,
par Alain Sprauel 169

SCIENTIFICTION

- Ant-Man : petit mais costaud
par Roland Lehoucq 184

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Normes : pour quelques news de plus,
par Org 192
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 194

Editorial

Face à l'absolue neutralité de son expression, j'ai compris que ma proposition ne remportait qu'un maigre succès — quand il n'est pas convaincu, Gilles Dumay est ainsi, son visage se ferme aussi sûrement qu'une porte de prison et ses yeux sont pareils au puits sous la tonnelle dans le jardin du Béalial' : ronds, noirs et flippants. J'ai avalé une autre gorgée de Caol Ila tout en me disant que demander à nos lecteurs de nous faire un cadeau à nous plutôt que l'inverse, c'était quand même chouette comme idée : après tout, il s'agissait de *notre* anniversaire, *nos* vingt ans, pas le leur...

J'ai aussi constaté que du Caol Ila, ben y en avait plus des masses ; mon verre était aussi vide que la bouteille posée sur la table basse du salon. Il devait être deux heures du mat' ou pas loin. On sifflait whisky sur whisky depuis un moment — sachant que Gilles, en début de soirée, m'avait affirmé ne plus boire, tout juste un peu de vin, comme d'habitude... J'ai alors réalisé deux trucs : il y avait une autre bouteille dans la cuisine, et personne ne fumait. Ça m'a frappé. On parlait des vingt ans de *Bifrost* et on ne fumait pas. Je me suis dit que c'était à ça qu'on réalisait combien on vieillissait. Plus personne ne fumait. *Bordel*... Je me suis levé, bien décidé à ramener l'autre bouteille, du Big Peat à 53,6°, tout en cherchant un vague réconfort dans le constat du fait que si on clopait plus depuis un bail, au moins, on continuait à picoler. À ce stade, je ne peux nier que l'idée qu'on soit à la Vittel pour nos trente ans m'ait effleuré... « Alors, on fait quoi ? » Gilles parcourait la liste des auteurs susceptibles de donner lieu à des dossiers dans *Bifrost* — une liste qu'on ne finit jamais d'allonger. J'ai vaguement grogné, en plusieurs morceaux : « Pour les dix ans, on avait publié dix nouvelles de dix auteurs différents... Hors de question de faire pareil avec vingt auteurs : un *Bifrost* de trois cent cinquante pages, c'est une horrible merde pour le routage à La Poste... et ma bagnole n'y survivra pas. » On était d'accord depuis un moment (une moitié de bouteille) sur l'idée d'un dossier consacré à Neil Gaiman. Un auteur important, de la « génération *Bifrost* », et dont la notoriété a littéralement explosé en l'espace de dix ans. Neil Gaiman : OK. Mais *quid* de nos vingt ans ? Gilles a soudain relevé la tête, il a braqué sur moi ses yeux toujours ronds comme des boutons, noirs et flippants : « Et si on faisait *deux Bifrost* ? » Il a appuyé sur le « deux » et j'aurais juré que c'était un marteau qui s'abattait d'un coup entre mes oreilles. Le marteau a frappé une deuxième fois quand il a dit que le second *Bifrost*, on pourrait le faire tout en couleurs. Puis une troisième quand j'ai compris que son idée, c'était de l'*offrir* aux abonnés... « T'es malade ou quoi ? » Il a filé à son tour dans la cuisine, est revenu avec une bière allemande dont le nom m'échappe (« Le Big Peat, sérieux, j'peux pas »), puis est parti dans un long monologue. Son truc c'était de faire un hors-série consacré à la bande dessinée de science-fiction, sachant que la BD, par ici, on adore ça. Il a montré les bibliothèques chargées d'albums qui encombrant le salon. Insisté sur le fait que la BD, on en a parlé pendant dix ans dans chaque nouveau *Bifrost* (jusqu'au fameux numéro anniversaire des dix ans, justement, le 42 — eh ouais, 42...), qu'on en a même publié *dans* les pages de la revue, que c'était une manière de boucler la boucle, et que vu que le dossier du numéro 82 serait consacré à Gaiman, un auteur de BD, *précisément*, tout ça était

super cohérent. J'ai changé de musique pendant son laïus — viré Bowie pour le Floyd et son « Atom Heart Mother ». Je suis retourné sur le canapé et j'ai levé la tête vers les poutres du plafond. Au-dessus, il y avait nos bureaux, le mien, avec son bordel sans nom, les bouquins partout, les figurines de vieux geek, les ordis, la poussière, les murs couverts de tout et n'importe quoi, et celui d'Erwann et Clément...

Deux Bifrost... J'ai eu une petite pensée pour Christophe Potier, Stéphane Colson et Martial Pourteau, les types avec qui j'avais fondé tout ça vingt ans plus tôt (*vingt ans ! Ho !!*), et qui avaient tous eu le bon goût de quitter le navire dès que possible (l'un s'étant même démerdé pour claquer avant que le navire ne soit seulement lancé).

J'ai fait de mon mieux pour chasser la vague de nostalgie qui montait en moi, la noria des visages de ceux qui, pendant vingt piges, avaient plus ou moins longtemps participé à l'aventure — et croyez-moi, ça fait du monde.

Deux Bifrost d'un coup... Dont un gratuit... Bordel de bordel.

Puis j'ai commencé à me dire que quand même, offrir un hors-série aux abonnés, c'était cool. On pourrait demander à Olivier Fraisier d'en faire la couve, notre auteur BD maison qui collabore à la revue depuis le n°2. Ça serait même l'occasion d'élaborer une petite opé sur les points de vente, proposer aux libraires d'offrir notre hors-série contre deux *Bifrost* achetés, histoire de réimplanter le fonds de la revue...

On pourrait faire une affiche. Et puis, ouais, Gaiman, la BD, *Bifrost*... Cohérence, quoi, c'est sûr. J'ai argué sans trop de conviction que ça allait être l'enfer pour boucler tout ça en même temps. Qu'on allait en chier avec Anaïs et Xavier pour faire la mise sous pli de deux numéros d'un coup. Que ma bagnole aller *vraiment* y laisser ses suspensions — et nous le peu de santé qu'il nous restait. Lorsque j'ai reporté mon attention sur Gilles, il se servait un plein verre de Big Peat. Ses yeux étaient toujours aussi noirs, mais ils n'étaient plus ronds du tout. Ce salopard se marrait derrière son whisky. « Et pour nos trente ans, j'ai une super idée », qu'il a dit... Et vous savez quoi ? Il se pourrait bien qu'on la mette en œuvre...

Olivier Girard

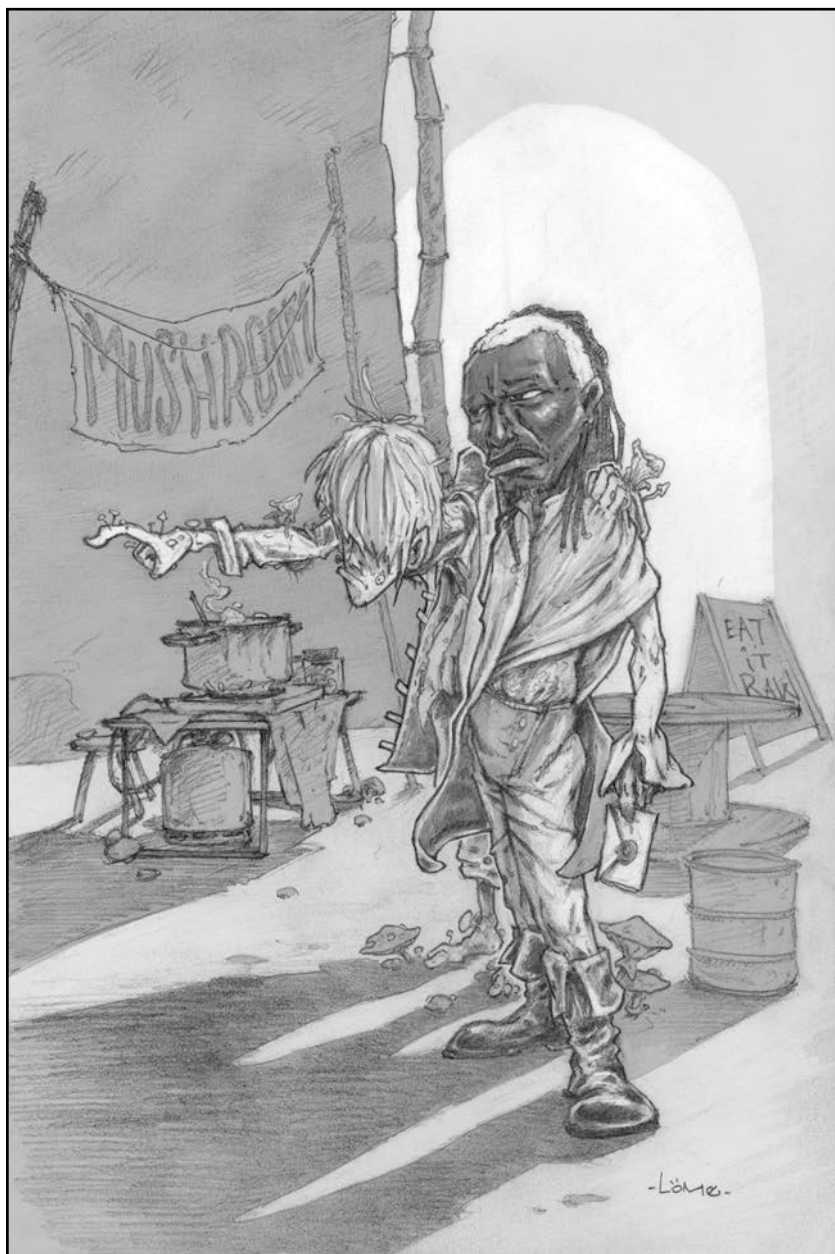


Neil GAIMAN

L Le sieur Gaiman faisant l'objet d'un dossier (et quel dossier !) dans le présent numéro, on se bornera ici, en guise d'introduction, à une poignée d'éléments génériques factuels : Neil est né en 1960 ; il est anglais ; et il est l'un des créateurs d'univers les plus excitants qui soient. Comme on le verra plus loin, si sa carrière fut longue à se dessiner (comme beaucoup, notre camarade britannique connut certaines difficultés pour se faire publier), la trajectoire de cette dernière est rien moins que météoritique — et s'exprime à travers une pluralité de médias étonnante. Ses premières nouvelles paraissent en 1984, **De bons présages**, son premier roman (coécrit avec Terry Pratchett) en 1990, trois ans après **Violent Cases**, son premier graphic novel (avec un certain Dave McKean, déjà). Aujourd'hui, Neil Gaiman est mondialement connu pour la bande dessinée **Sandman**, les romans **Neverwhere** (1996), **American Gods** (2001) et **Coraline** (2002) sont des best-sellers internationaux, il scénarise ses propres adaptations au cinéma et incarne la plus parfaite image de la rock star littéraire, si tant est que cette image ait un sens... À l'instar de la plupart des créateurs, Neil Gaiman est à la croisée de nombreuses influences. Mais contrairement à beaucoup, il parvient, à travers cet immense amalgame culturel, à proposer quelque chose de nouveau, quelque chose qui n'appartient qu'à lui ; une évidence, oui, mais qui n'en constitue pas moins une rareté. Neil Gaiman transcende ses influences, et c'est en cela qu'il est grand.

Le long récit que nous vous proposons ici est un événement : rien moins que la suite de l'immense classique qu'est devenu **Neverwhere**. L'ineffable marquis de Carabas vous manquait ? Il revient. Et avec lui le Londres d'En Bas, ses mystères et ses dangers... On en salive d'avance.

Comment le marquis retrouva son manteau



IL ÉTAIT BEAU. Il était remarquable. Il était unique. Il était la raison pour laquelle le marquis de Carabas se trouvait enchaîné à un poteau au milieu d'une salle ronde, loin, loin sous terre, tandis que le niveau de l'eau montait lentement, de plus en plus haut. Il possédait trente poches, dont sept étaient évidentes, dix-neuf cachées et quatre plus ou moins impossibles à trouver — y compris, à l'occasion, pour le marquis lui-même.

Carabas avait un jour (nous reviendrons en temps utile au poteau, à la salle et à l'eau qui monte) reçu de Victoria en personne — quoique « reçu » puisse apparaître comme une exagération regrettable, même si justifiée — une loupe. Elle était d'une facture admirable : dorée, ornementée, garnie d'une chaîne et de minuscules chérubins et gargouilles. Et la lentille avait la propriété inhabituelle de rendre transparent tout ce que vous regardiez au travers. Le marquis ne savait pas d'où Victoria tenait la loupe à l'origine, avant qu'il la lui subtilise pour compléter une rémunération qui, à son avis, ne correspondait pas tout à fait à leur accord — après tout, il n'existait qu'un seul Éléphant et se procurer son journal intime n'avait pas été facile, pas plus que s'échapper de l'Éléphant et du Château une fois le journal obtenu. Le marquis avait glissé la loupe de Victoria dans une des quatre poches qui n'étaient, pour ainsi dire, pas là du tout, et n'avait jamais plus réussi à la retrouver.

Outre ses poches peu communes, le manteau possédait des manches magnifiques, un col imposant et une fente dans le dos. Il était taillé dans une sorte de cuir, il avait la couleur d'une rue mouillée à minuit et, par-dessus toutes ces considérations, il avait du style.

Il y aura des gens pour vous affirmer que l'habit fait le moine et, en général, ils ont tort. Toutefois, il serait justifié de dire que, quand le jeune marquis en devenir avait enfilé ce manteau pour la toute première fois, se contemplant dans le miroir, il s'était alors redressé et sa posture modifiée tant il savait, à observer son reflet, que le personnage qui arborait un tel manteau n'était pas un adolescent quelconque, pas un quelconque chapardeur et trafiquant de faveurs. Le garçon revêtu du manteau qui, à l'époque, était trop grand pour lui, avait souri à son image et s'était remémoré une illustration vue dans un livre : le chat d'un meunier dressé sur ses deux pattes de derrière. Un chat décidé, habillé d'un beau manteau et de grandes et fières bottes. Aussi s'était-il attribué un nom.

Un tel manteau, il le savait, était d'un genre que ne pouvait porter que le marquis de Carabas. Il n'était pas sûr, ni à l'époque ni plus tard,



qu'il faille prononcer le *s* de *Carabas*. Certains jours il prononçait d'une façon, d'autres différemment.

Le niveau de l'eau avait atteint ses genoux, et il songea : *Ça ne me serait jamais arrivé si j'avais toujours mon manteau.*

C'était le jour de marché qui suivait la pire semaine de la vie du marquis de Carabas, et la situation ne paraissait pas vouloir s'améliorer. Néanmoins, il n'était plus mort et sa gorge tranchée se rétablissait rapidement. Il y avait même dans sa voix un érailement qu'il trouvait très séduisant. Tout cela comptait certainement comme des avantages.

Il y avait des désavantages tout aussi certains à être mort, ou, du moins, à l'avoir récemment été, et la perte de son manteau comptait comme le pire.

Le Peuple de l'égout n'était pas serviable.

« Vous avez vendu mon cadavre, admit le marquis. Ce sont des choses qui arrivent. Vous avez également vendu mes biens. Je veux les récupérer. Je paierai. »

Dunnikin du Peuple de l'égout haussa les épaules. « Vendus, dit-il. Tout comme on vous a vendu, vous. On peut pas récupérer ce qu'on a vendu. Pas bon pour les affaires.

– Nous discutons, rappela le marquis de Carabas, de mon manteau. Et j'ai bien l'intention de le récupérer. »

Dunnikin haussa les épaules.

« À qui l'avez-vous vendu ? » demanda le marquis.

L'indigène de l'égout ne répondit rien du tout. Il se comporta comme s'il n'avait même pas entendu la question.

« Je peux vous procurer des parfums », poursuivit le marquis, masquant son irritation sous toute la bénignité qu'il pouvait afficher. « Des parfums grandioses, magnifiques, odoriférants. Ça vous fait envie, vous le savez bien. »

Dunnikin, visage de marbre, fixa le marquis. Puis il fit coulisser son doigt en travers de sa gorge. En matière de gestes, songea le marquis, celui-ci était d'un goût abominable. Néanmoins, il obtint le résultat désiré. Le marquis cessa de poser des questions : il n'y aurait aucune réponse à attendre dans cette direction.

Le marquis se dirigea vers le secteur des nourritures. Cette nuit-là, le Marché flottant se tenait dans la Tate Gallery. Le secteur restauration occupait la salle des Préraphaélites et était déjà remballé, pour l'essentiel. Il ne restait presque plus d'étals : rien qu'un petit bonhomme à la triste figure qui vendait des espèces de saucisses et, dans le coin, sous un



tableau par Burne-Jones de dames en robes diaphanes qui descendaient un escalier, il y avait quelques représentants du Peuple du Champignon, avec des tabourets, des tables et une plaque chauffante. Le marquis avait un jour mangé une des saucisses du bonhomme à la triste figure et il avait pour politique fermement établie de ne jamais commettre délibérément la même erreur deux fois, aussi se dirigea-t-il vers l'éventaire du Peuple du Champignon.

Ils étaient trois à s'occuper du stand, deux jeunes hommes et une jeune femme. Ils sentaient le moisi. Ils portaient de vieux duffel-coats et des vestes des surplus de l'armée et regardaient d'en-dessous de leurs cheveux en bataille comme si la lumière leur blessait les yeux.

« Qu'est-ce que vous vendez ? demanda le marquis.

– Le Champignon. Le Champignon sur pain grillé. Cru le Champignon.

– Je vais prendre un peu du Champignon sur pain grillé », décida le marquis, et un membre du Peuple du Champignon — la maigre jeune femme pâle au teint de gruau d'avoine vieux d'un jour — découpa une tranche dans un champignon évoquant une vesse de loup grosse comme une souche d'arbre. « Et je veux qu'il soit cuit correctement, à cœur, lui dit-il.

– Soyez vaillant. Mangez-le cru, suggéra la femme. R'joignez-nous.

– J'ai déjà eu affaire avec le Champignon, répondit le marquis. Nous sommes arrivés à un accord. »

La femme déposa la tranche de vesse de loup blême sous le gril portatif.

Un des jeunes hommes, grand avec des épaules voûtées dans un duffel-coat qui sentait la vieille cave, se coula vers le marquis pour lui verser un verre de thé de champignon. Il se pencha en avant, et le marquis put voir le petit semis de champignons pâles jonchant sa joue comme des boutons d'acné.

Le représentant du Champignon s'enquit : « Z'êtes Carabas ? L'fricoteur ? »

Le marquis ne se considérait pas comme un fricoteur. Il répondit : « Oui.

– J'tends dire qu'cherchez vot' manteau. J'tais là quand le Peup' des égouts l'a vendu. Au tout début du dernier marché, c'tait. Su' l' *Belfast*. J'ai vu qui l'ach'tait. »

Les petits cheveux sur la nuque du marquis se hérissèrent. « Et que voulez-vous contre cette information ? »

Le jeune homme du Champignon se lécha les lèvres d'une langue enlichenée. « Y a une fille qu' j'aime bien qui m'accorde même pas un r'gard.



– Une fille du Champignon ?

– S'rait trop beau. Si on f'sait qu'un, tous deux amoureux et dans l' corps du Champignon, j'aurais pas d' souci à m' faire. Non. L'appartient à la cour du Corbeau. Mais l'mange ici, parfois. Et on cause. Tout com' on cause là, vous et moi. »

Le marquis n'eut aucun sourire de compassion et ne fit pas la grimace. C'est à peine s'il leva un sourcil. « Et cependant, elle ne vous rend pas votre ardeur. Fort étonnant. Que voulez-vous que j'y fasse ? »

Le jeune homme glissa une main grise dans la poche de son long duffel-coat. Il en tira une enveloppe à l'intérieur d'un sachet à sandwich en plastique transparent.

« J'ui ai écrit un' lettre. Un poème, plutôt, pourriez dire, bien que j' suis pas très doué com' poète. Pour lui dire comment j'ressens, pour elle. Mais j' sais pas si l'le lirait si j'ui donnais. Et pis, j' vous ai vu, et j' m'ai dit, si c'était vous qui l'donnez, avec tous vos jolis mots et vos bel' manières... » Il laissa sa phrase en suspens.

« Vous avez pensé qu'elle le lirait et qu'elle serait ensuite plus encline à apprécier vos fleurs de rhétorique. »

Le jeune homme considéra son étal avec une expression intriguée. « J'vends pas des fleurs, dit-il. J'ai que ce qu'est exposé là. »

Le marquis s'efforça de ne pas pousser de soupir. La femme du Champignon déposa devant lui une assiette en plastique ébréché, garnie d'une tranche fumante de grillé le Champignon.

Il picota le Champignon à titre expérimental, s'assurant qu'il était intégralement cuit, et qu'il ne comportait aucune spore active. On n'était jamais trop prudent, et le marquis s'estimait bien trop égoïste pour la symbiose.

C'était bon. Il mastiqua et avala, bien que la nourriture lui meurtrisse la gorge.

« Donc, tout ce que vous voulez, c'est que je m'assure qu'elle lira votre missive d'hyménée ?

– Ma lett', vous v'lez dire ? Mon poème ?

– En effet.

– Ben, oui. Et j' veux que z'êtes là avec elle, pour v' z'assurer qu'l' la pose pas sans la lire, et j' veux que vous m' rapportez sa réponse. »

Le marquis considéra le jeune homme. Certes, il avait de tous petits champignons qui lui poussaient sur le cou et les joues, ses cheveux étaient gras et sales et un relent général de lieux abandonnés flottait autour de lui, mais on devait également admettre qu'à travers sa frange épaisse, il avait des yeux d'un bleu pâle intense et qu'il était grand et pas dénué



d'attrait. Le marquis l'imagina lavé, dégrassé, un tantinet moins fongique et approuva. « J' placé la lett' dans l' sac à san'wich, expliqua le jeune homme, pour pas qu'el' s' mouille en cours de route.

– Très sage. À présent, dites-moi : qui a acheté mon manteau ?

– Pas tout d' suite, m' sieur J'-saute-les-étapes. V' m'avez pas posé de questions sur m'namour sincère. L' s'appelle Drusilla. V' la reconnaîtrez par' c'est la plus bel' femme de toute la cour du Corbeau.

– La beauté est par tradition dans l'œil de celui qui regarde. Fournissez-moi plus d'éléments sur lesquels me baser.

– J'v' z'ai dit. L' s'appelle Drusilla. Y en a qu'une. Et l'a une grosse tache de naissance rouge su' le dos d' la main, qui ressemb' à une étoile.

– Ça semble un couple d'amants improbables. Un membre du Peuple du Champignon, amoureux d'une dame de la cour du Corbeau. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle renoncera à sa vie pour vos caves humides et vos joies champignonnées ? »

Le jeune homme du Champignon haussa les épaules. « L' m'aimera, dit-il, une fois qu' l'aura lu mon poème. » Il tordit la tige d'un petit champignon parasol qui lui croissait sur la joue droite et lorsque le cryptogame tomba sur la table, il le ramassa et continua à le tortiller entre ses doigts. « C' conclu ?

– C'est conclu.

– L'type qu'a acheté vot' manteau, dit le jeune du Champignon, l'avait un bâton.

– Beaucoup de gens ont des bâtons.

– Çui-là, l'avait un crochet au bout. Il r'semblait un peu à une grenouille, l' type. Bas du cul. Un peu gras. Des ch'veux couleur de gravier. L'avait b'soin d'un manteau et l' vôt' lui a tapé dans l'œil. » Il jeta le champignon parasol dans sa bouche.

« Précieuses informations. Je ne manquerai pas de faire part de votre ardeur et de vos félicitations à la gente Drusilla », commenta le marquis de Carabas, avec une jovialité qu'il ne ressentait certes pas.

Il tendit la main par-dessus la table et prit des doigts du jeune homme le sachet à sandwich contenant l'enveloppe. Il le glissa dans une des poches cousues à l'intérieur de sa chemise.

Et puis il s'en fut, avec en tête un homme détenteur d'une crosse.

Le marquis de Carabas portait une couverture en palliatif à son manteau. Elle l'emmailotait, comme un poncho sorti de l'Enfer. Elle ne lui inspirait aucune joie. C'était son manteau qu'il aurait aimé porter. *Le beau plumage ne fait pas le bel oiseau*, chuchota une voix au fond de son



crâne, un adage qu'on lui avait seriné quand il était petit : il soupçonnait que c'était la voix de son frère et s'efforça de son mieux d'oublier qu'elle avait pu parler.

Une crosse : l'homme qui avait pris son manteau au peuple des égouts avait une crosse.

Le marquis de Carabas cogita.

Il aimait être qui il était et, lorsqu'il courait des risques, il aimait que ce soit des risques calculés ; il était homme à vérifier deux et trois fois tous ses calculs.

Il les vérifia une quatrième.

Le marquis de Carabas ne se fiait pas aux gens. Ce n'était pas bon pour les affaires, et cela pouvait instaurer un précédent regrettable. Il ne se fiait ni à ses amis, ni à ses liaisons occasionnelles, et certainement pas à ses employeurs. Il réservait la totalité de sa confiance au marquis de Carabas, une figure qui en imposait dans un manteau qui en imposait, capable de prendre l'ascendant sur qui que ce soit par son bagout, ses calculs et ses plans.

Il n'existait que deux sortes de gens qui aient des crosses : les évêques et les bergers.

À Bishopsgate, la Porte de l'Évêque, les crosses servaient une fonction décorative, non utilitaire ; purement symbolique. Et les évêques n'avaient aucun besoin de manteau. Ils avaient leurs propres habits, après tout, de jolis habits épiscopaux blancs.

Le marquis n'avait pas peur des évêques. Il savait que le Peuple de l'égout ne les craignait pas non plus. Les habitants de Shepherd's Bush, le Buisson du Berger, étaient une tout autre affaire. Même avec son manteau et dans les meilleures conditions, au sommet de sa forme et avec une petite armée sous ses ordres, le marquis n'aurait pas souhaité affronter les bergers.

Il soupesa l'idée de visiter Bishopsgate, de passer une poignée de jours agréables à déterminer que son manteau ne se trouvait pas là-bas.

Puis il poussa un soupir théâtral, se rendit à l'enclos des Guides et se mit en quête d'un guide assermenté qu'on pourrait convaincre de le conduire à Shepherd's Bush.

Son guide était remarquablement court sur pattes, avec des cheveux clairs coupés court. Le marquis l'avait d'abord prise pour une adolescente, jusqu'à ce que, ayant cheminé une demi-journée avec elle, il décide qu'elle devait avoir la vingtaine. Il s'était entretenu avec une demi-douzaine de guides avant de la trouver. Elle s'appelait Knibbs et semblait